

Frances Hodgson Burnett

Une si jolie sauvageonne

Du même auteur
chez Bookelis

Demain, à l'aube (titre original : The dawn of a tomorrow)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-5315-9

Titre original « A fair barbarian », publié en 1881.

© Florence Réallia, 2017, pour la traduction française.

Illustration de couverture : Ysbrand Cosijn (iStock).

Édition corrigée 2024.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays. L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

1. Miss Octavia Basset

Tout Slowbridge a été retourné jusqu'à la moelle.

Avant de commencer ce récit, il serait bon d'expliquer qu'à Slowbridge, la moindre nouveauté suffisait à causer un grand choc. Tout d'abord, ses habitants n'étaient pas habitués au changement. Ils menaient une vie routinière et respectable, ancrée dans les traditions, et regardaient le monde extérieur avec une crainte secrète, voire une franche désapprobation.

La construction des nouveaux moulins avait constitué pour les villageois une épreuve douloureuse. Quand elle en avait appris le projet, la vénérable Lady Théobald, pierre angulaire de l'édifice social de Slowbridge, était devenue blême de rage (aux dires d'un témoin). Et le jour où les moulins furent mis en service, elle garda le lit une semaine, volets clos, refusant de voir quiconque. Elle envoya même un message acerbe au curé de St James qui lui rendit visite en tremblant, n'osant s'en dispenser.

La première fois que Lady Théobald rencontra par hasard le propriétaire des moulins, elle déclara d'une voix forte : « Avec les moulins et les ouvriers viendront meurtres, massacres et émeutes. » C'était lors d'un des *thés* qui constituaient la seule dissipation de Slowbridge. Son ton était si péremptoire que les deux Miss Briarton, de nature craintive et timorée, en lâchèrent leur muffin beurré ; elles se mirent à trembler hystériquement, sûres que leur destin était scellé, imaginant déjà jaillir de sous leur lit, une de ces nuits, trois ouvriers armés de matraques.

Mais aucun massacre n'advint. Les ouvriers se comportaient tout à fait normalement ; ils envoyaient leurs enfants à l'école publique de Lady Théobald et acceptaient les tracts déposés chaque semaine à leur porte (qu'ils sachent lire ou pas).

Slowbridge se remit donc, peu à peu, du choc de devoir vivre à proximité de moulins. Et le village commençait seulement à se

rendormir (du sommeil du juste), quand débutèrent les événements qui allaient, comme je l'ai dit, le retourner jusqu'à la moelle.

Ce fut Miss Belinda Basset qui fut frappée la première. Cette estimable petite demoiselle d'un certain âge avait toujours vécu dans sa jolie petite maison de la rue Haute (où habitait la meilleure société de Slowbridge), à la suite de son père et de son grand-père.

Depuis ses vingt ans, elle était allée deux ou trois fois par semaine prendre le thé à l'extérieur et, autant de fois, avait reçu dans son grand salon toute la bonne société. Pendant cinquante ans, elle s'était levée à sept heures, avait déjeuné à huit, dîné à deux, pris le thé à cinq et s'était couchée à dix heures. Elle était fermement convaincue que se lever à huit, déjeuner à neuf, dîner à trois, prendre le thé à six et se coucher à onze heures aurait été *insulter la Providence* (selon ses propres mots) et aurait signé son arrêt de mort.

Par conséquent, on peut imaginer l'émotion et les tremblements dont elle fut saisie cet après-midi-là. Elle attendait son thé quand une voiture du Lion Bleu fit une arrivée fracassante (ou presque) devant sa porte. Une jeune demoiselle en descendit et aussitôt, la servante, Mary Anne, ouvrit la porte du petit salon pour annoncer sans préambule :

— Vot' nièce, Ma'ame, d'Amérique.

Miss Belinda se leva, sentant ses genoux trembler sous elle.

À Slowbridge, on ne pensait pas de bien de l'Amérique – en fait, on l'ignorait presque complètement – comme un pays, pour citer Lady Théobald, « aux lois laxistes et aux sentiments révolutionnaires ». Il n'était pas bien vu de connaître des Américains, ce qui n'était pas gênant puisqu'il n'y en avait pas. Miss Belinda Basset avait toujours ressenti un scrupule à mentionner son frère unique, qui avait émigré aux États-Unis dans sa jeunesse et s'était causé beaucoup de tort en répétant

avant de partir « qu'il voulait vivre dans un endroit où un homme pouvait avoir les coudées franches, sans se faire enquiquiner par un tas de vieilles chipies ». Depuis le jour de son départ, où elle s'était retrouvée seule et baignée de larmes d'angoisse, Miss Belinda n'avait jamais reçu de ses nouvelles. Et voilà que devant sa porte, Mary Anne répétait d'un air ravi :

— Vot' nièce, Ma'ame, d'Amérique !

Et sur ces mots, sa nièce entra.

Miss Belinda porta la main à son cœur.

La jeune fille annoncée était la plus jolie et en même temps la plus extraordinaire jeune demoiselle qu'elle ait vue de sa vie. Slowbridge ne contenait rien qui puisse approcher de l'apparence de cette nièce. Sa tenue était si élégante que l'effet en était saisissant. Son front était couvert de boucles de cheveux châtain clair qui descendaient jusqu'à ses grands et beaux yeux, et son cou gracieux s'ornait de nombreux tours d'un foulard de dentelle noire.

Elle fit un pas en avant, puis s'arrêta et regarda Miss Basset. Soudain, à la surprise de Miss Belinda, ses yeux se remplirent de larmes.

— N'as-tu... Oh, n'as-tu pas reçu la lettre ? s'exclama-t-elle.

— La... La lettre ? bredouilla Miss Basset. Quelle lettre, ma... ma chère ?

— Celle de P'pa. Oh, je vois bien qu'elle n'est pas arrivée.

Et se laissant tomber sur la chaise la plus proche, les mains sur le visage, elle commença à pleurer pour de bon.

— Je suis Octavia B-Basset, expliqua-t-elle. Nous venions te faire la surprise et voyager en Europe... Mais il y a eu un problème avec les mines... Et P'pa a été obligé de retourner au Nevada.

— Les mines ? demanda Miss Belinda estomaquée.

— Les mines d'argent, sanglota Octavia. Nous venions de débarquer quand un câble de Piper est arrivé et P'pa a dû

repartir. C'était à propos de dividendes et il a peut-être perdu son dernier dollar.

Miss Belinda s'écroula, elle aussi, sur une chaise.

— Mary Anne, appela-t-elle faiblement, donnez-moi un verre d'eau.

Son ton était tel qu'Octavia enleva son mouchoir de ses yeux et se mit à la dévisager.

— Est-ce que je t'ai effrayée ? s'enquit-elle, alarmée.

Miss Belinda but une gorgée d'eau dans le verre que lui tendait Mary Anne, le reposa sur le plateau et secoua la tête d'un air de protestation.

— Pas exactement effrayée, ma chère, mais je suis si surprise que... J'ai du mal à recouvrer mes esprits.

Octavia reprit son mouchoir et épongea une nouvelle montée de larmes.

— Si les dividendes avaient l'intention de chuter, hoqueta-t-elle, je ne vois pas pourquoi ils ne pouvaient pas le faire avant qu'on ne parte, au lieu d'attendre qu'on arrive ici et de tout gâcher.

— La providence, ma chère, commença Miss Belinda...

Mais elle fut interrompue par le retour de Mary Anne.

— Le chauffeur du Lion, Ma'ame, voudrait savoir ce qu'il faut faire des malles. Il y en a six et il dit qu'elles sont si lourdes qu'il ne pourrait pas en porter une tout seul pour dix shillings.

— Six ! s'étonna Miss Belinda. À qui sont-elles ?

— À moi. Attends une minute. J'y vais.

Miss Belinda fut de nouveau interdite par la vitesse à laquelle sa nièce semblait oublier ses ennuis et parer à l'urgence. La jeune fille courut à la porte d'entrée, comme une personne habituée à gérer ses affaires, et commença à donner des ordres.

— Il faut un homme pour vous donner un coup de main, raisonna-t-elle, vous le savez bien. Allez en trouver un.

Quand le chauffeur fut parti, grommelant un peu et visiblement étonné par un langage si froid et péremptoire, elle se tourna vers Miss Belinda.

— Où doit-il les mettre ?

De toute évidence, elle n'avait pas imaginé une seconde que son identité aurait pu être mise en doute et que des difficultés auraient pu se présenter.

— Je crois malheureusement, balbutia Miss Belinda, que cinq d'entre elles devront aller au grenier.

Un quart d'heure plus tard, cinq malles étaient montées au grenier et la sixième – la plus grande – était dans la petite chambre d'amie. La jolie Miss Octavia était enfoncée dans un moelleux fauteuil recouvert de chintz et, face à elle, sa toute nouvelle tante accomplissait des efforts louables pour recouvrer son équilibre et chasser ses sensations de vertige.

2. Un investissement

Le résultat de ces efforts fut que Miss Belinda en vint à laisser couler quelques larmes.

— J'étais tellement bouleversée, commença-t-elle, j'espère que tu me pardonneras de ne pas t'avoir dit plus tôt comme je suis heureuse de te voir. Je n'ai pas vu mon frère depuis trente ans et je l'aimais beaucoup.

— Il me l'a dit, confirma Octavia. Et il était très attaché à toi aussi. Il ne t'a pas écrit au début parce qu'il s'était mis en tête d'attendre d'être un homme riche pour te donner des nouvelles ; ensuite, il s'est dit qu'il allait attendre de pouvoir rentrer à la maison et te faire la surprise. Il a été très déçu de devoir repartir sans t'avoir vue.

— Pauvre cher Martin ! soupira affectueusement Miss Belinda. Et quel voyage !

Octavia écarquilla de surprise ses yeux charmants.

— Oh, il va revenir ! Et le voyage n'est rien, tu sais.

— Rien ! s'étonna Miss Belinda. Traverser l'Atlantique, rien ? Quand on pense aux dangers, ma chère...

Les yeux d'Octavia s'agrandirent davantage.

— Nous avons fait le tour des États-Unis par l'isthme douze fois, et le voyage dure un mois. Alors, pour nous, dix jours ce n'est pas long.

— Douze fois ! répéta Miss Belinda, impressionnée, hé bien !

Pendant un moment, elle ne put que regarder sa jeune nièce, l'air à la fois émerveillée et dubitative. Elle finit par sortir de sa rêverie avec un sursaut.

— À quoi je pense, se reprit-elle toute penaude, de te laisser assise ainsi ? Excuse-moi, ma chère, tu vois comme je suis bouleversée.

Elle se leva aussitôt et alla embrasser sa jeune nièce tendrement, bien qu'un peu timidement. La jeune fille se soumit à ses caresses avec beaucoup de bonne grâce.

— C'est moi qui t'ai bouleversée ? s'enquit-elle calmement.

Elle ne pouvait comprendre pourquoi la simple arrivée d'une nièce du Nevada semblait produire l'effet d'un tremblement de terre et occasionner agitation, confusion et larmes. Octavia avait bien elle-même versé une larme ou deux – ces derniers jours avaient été rudes – mais elle ne s'était pas encore sentie confuse.

Quand Miss Belinda descendit superviser Mary Anne dans la préparation du thé, laissant son invitée seule, celle-ci regarda autour d'elle d'un air dubitatif.

« C'est une jolie et étrange petite maison, se dit-elle. Mais je ne m'étonne pas que P'pa ait émigré, s'ils se mettent dans des états pareils pour de si petites choses. On aurait dit qu'elle avait vu un fantôme. »

Là-dessus, elle entreprit d'ouvrir sa malle et de s'habiller.

Au rez-de-chaussée, Miss Belinda faisait la navette entre la cuisine et le petit salon, toute en émoi.

— Faites griller des muffins, Mary Anne, et apportez le rôti froid. Je vais sortir de la confiture de fraises et un peu de gingembre confit. Hélas ! Dire que le pauvre Martin était si friand de gingembre confit et qu'on lui en donnait si peu à l'époque ! Il semble providentiel que j'ai justement un bon stock de gingembre confit quand la fille de Martin vient à la maison.

En une demi-heure tout fut prêt. Mary Anne, qui avait été envoyée en haut pour l'annoncer, redescendit dans un remarquable état d'agitation ravie, chaque trait de son visage clamant haut et fort son extase contenue et son émerveillement.

— Elle est prête, Ma'ame, annonça-t-elle, elle descend tout de suite. Et elle se retira dans un coin sombre du couloir de la cuisine, d'où elle pourrait voir sans être vue.

Miss Belinda, assise près du service à thé, entendit un bruissement doux et soyeux dans l'escalier puis dans le hall, et sa nièce entra.

— Tu ne trouves pas que je me suis habillée rapidement ? demanda-t-elle, puis elle traversa le petit salon et s'assit à sa place, de l'air le plus calme et le plus inconscient du monde.

Il y avait à Slowbridge un seul établissement de couture. La directrice de l'établissement, Miss Lætitia Chickie, créait les robes de toutes les femmes à Slowbridge, depuis Lady Théobald jusqu'à la moindre soubrette.

Des légendes circulaient, affirmant qu'elle recevait ses modèles de Londres et les modifiait pour les adapter au goût de Slowbridge. C'était peut-être vrai, mais en ce cas son travail était considérable car, quand elles quittaient la maison de Miss Chickie pour être livrées en triomphe chez leur propriétaire, elles étaient totalement méconnaissables.

Le goût de Slowbridge était sobre – qualité dont Slowbridge s'enorgueillissait – et en même temps tendait à l'économie. Quand les godets devinrent à la mode, Slowbridge tint fermement, et avec fierté, à les faire très profonds, pour ne pas couper de la bonne soie en bandes qui ne pourraient plus resservir. Et ce fut seulement quand Lady Théobald revint de Londres, étant allée à st James un dimanche avec deux godets de chaque côté, que Miss Chickie dut à regret couper pour la première fois dans la largeur.

Chaque matrone de la bonne société possédait une solide robe de soie d'une couleur sobre ; celle-ci, après avoir été portée pendant deux ans aux *thés*, devenait la *deuxième meilleure* et descendait ainsi au fil des années jusque dans les brumes du passé.

Les jeunes filles avaient leur robe de mousseline blanche décorée de fleurs naturelles – décorations qui piquaient du nez au cours de la soirée et passaient la deuxième moitié de toute réunion festive irrémédiablement fanées.

Miss Chickie créait les robes de mousseline et les brodait de motifs sortis de son imagination fertile. Si elles étaient un peu courtes de buste et un peu chiches en matière de traîne, il n'y avait aucun établissement concurrent pour se gausser et Miss Chickie faisait à sa mode. Au moins, on ne pouvait pas dire que Slowbridge fût vulgaire ou trop habillé.

Par conséquent, il est aisé d'imaginer l'ébahissement de Miss Belinda Basset en voyant s'asseoir en face d'elle son élégante nièce.

En quelle matière était sa robe, Miss Belinda n'aurait su le dire. Un tissu doux et soyeux de couleur bleu pâle épousait comme un gant sa silhouette mince et souple, et sa traîne en éventail d'une bonne longueur couvrait presque l'âtre. Il y avait des plis et des fronces un peu partout, et des mètres de délicat ruban de satin coupé en boucles de la manière la plus extravagante.

Miss Belinda vit tout cela au premier regard, comme Mary Anne l'avait vu et, comme elle, cessa de respirer ; mais au second coup d'œil, elle vit quelque chose de plus. À ses belles mains fines scintillaient trois magnifiques bagues incrustées de diamants, de gros solitaires ornaient ses jolies petites oreilles et un diamant maintenait l'épaisse dentelle à son cou.

— Ma chère, souffla Miss Belinda, se tenant inutilement à la théière, es-tu... C'est sûrement... Un peu dangereux de porter de... de si coûteuses décorations pour des occasions ordinaires.

Octavia la regarda un moment sans comprendre.

— Tes bijoux, je veux dire, ma chérie. Tu ne les portes sûrement pas souvent. J'avoue que cela me fait peur d'avoir de tels objets à la maison.

— Ah bon ? C'est bizarre. Octavia eut l'air perplexe encore un moment, puis elle jeta un coup d'œil vers ses bagues.

— Je les porte presque tout le temps, expliqua-t-elle. Ce sont des cadeaux de P'pa. Il m'en a offert une à chaque anniversaire, pendant trois ans. Il dit que les diamants sont un investissement, de toute façon, alors je peux aussi bien les avoir. Ceux-là, touchant ses boucles d'oreilles et son épingle, ont été offerts à ma mère quand elle était comédienne. Elle avait beaucoup d'admirateurs et ils se sont cotisés pour les lui acheter.

Miss Belinda se raccrocha à la théière.

— Ta mère ! bredouilla-t-elle faiblement. Du... Tu as dit du...

— Du théâtre, confirma Octavia, à San Francisco. C'est là-bas que Papa l'a épousée. Elle était très belle, mais je ne me rappelle pas d'elle : elle est morte quand je suis née, elle avait dix-neuf ans.

Le calme et le manque total d'embarras avec lesquels ces informations furent données firent presque douter Miss Belinda de sa propre identité. Aussi étrange que cela puisse paraître, jusqu'à ce moment, Miss Belinda avait à peine eu une pensée pour la femme de son frère.

Bien qu'étant dans son propre petit salon civilisé, devant son propre service à thé, sa main sur sa propre théière, apprendre que cette épouse avait été très populaire sur les planches dans une région peuplée (comme elle était portée à le supposer) de chercheurs d'or et de bagnards évadés était presque trop à encaisser pour elle. Elle l'encaissa bravement, cependant, dès qu'elle eut eu le temps de recouvrer ses esprits.

— Sers-toi un peu de rôti, ma chère, proposa-t-elle aimablement – bien que très faiblement – et prends un muffin.

Octavia se servit, ses mains trop splendides scintillant dans la lumière lors de ses mouvements.

— Les jeunes Américaines ont souvent plus d'affaires que les jeunes Anglaises, reprit-elle avec une tranquillité admirable, elles s'habillent davantage – je le sais par des filles qui sont allées en Europe – et j'ai plus d'affaires que beaucoup d'Américaines. D'abord, Papa est assez riche pour cela et,

ensuite, il n'avait personne d'autre à gâter. Il disait que je pouvais avoir tout ce qui me faisait plaisir. Il se moquait souvent de moi quand je revenais avec des achats, mais il ne m'a jamais dit que je n'aurais pas dû.

— Il a toujours été généreux, soupira Miss Belinda. Pauvre cher Martin !

Octavia ne partageait pas cette sympathie endeuillée. Elle aimait son père, mais ses souvenirs de lui n'avaient rien de pathétique ou sentimental.

— Il m'a toujours emmenée partout où il allait, poursuivit-elle. Et nous avions un professeur américain, qui a parfois voyagé avec nous. P'pa ne m'a jamais envoyée loin de lui. Je n'y serais pas allée s'il m'avait envoyée... Et il ne l'a jamais voulu, ajouta-t-elle avec un petit rire satisfait.